

LE CRIME DES FEMMES

VII

PÈRE ET FILLE

(Suite)

En quittant Solange, elle se sentit complètement assombrie. Elle qui excitait l'envie de Louise, sentait à son tour de la jalousie. Qu'était son luxe moderne près de l'opulence héréditaire de son amie ? Que valaient ses petits tableaux à côté du Léonard qu'elle avait vu, des plafonds du Primatice et de la vierge de Murillo qui lui avait souri ? Ah ! elle aurait beau faire, jamais elle n'occuperait le premier rang ; si haut qu'elle montât l'échelle de la fortune, elle trouverait quelqu'un au-dessus d'elle. Cette Solange était-elle plus jolie ? Non, sans doute, et cependant quel mariage, quelle situation ! et puis, on l'appelait "madame la comtesse." Augustine rentra chez son père, ne se sentant pas le courage de faire d'autres visites. Elle apprit que M. Meillac donnait audience à une misérable femme, accompagnée de plusieurs petits enfants.

— Tous vagabonds et mendiants, dit Marguerite ; et quand on pense, ajouta la servante, que monsieur plaide plus facilement pour les gueux que pour les riches. On n'a pas idée d'un avocat pareil. Il y a trois mois, un monsieur, très-bien dans les affaires, me remit deux louis pour l'introduire dans le cabinet de consultation ; je refusai, et le lendemain il acceptait celle de l'adversaire qui ne possédait pas un sou vaillant. Est-ce un procédé d'avocat, je vous le demande ? Dans le quartier, on me dit souvent : "Votre maître roule sur l'or !" Je me tais, par respect pour la maison, mais je gage que monsieur n'a pas cinquante mille francs d'économie. Vous devriez bien tâcher, madame, de le convertir à de meilleurs principes !

Augustine ne répondit pas et haussa légèrement les épaules. Elle rentra dans sa chambre, et presque au même moment, la pauvresse dont Marguerite lui avait parlé traversa le couloir. Elle avait les yeux gonflés de larmes, et s'efforçait d'étouffer ses sanglots en écoutant les consolantes paroles de M. Meillac.

— Voyez-vous, monsieur, disait-elle, il m'a ruinée, il m'a battue, mais c'est égal, il faut me le rendre ; c'est mon mari. Ce que Dieu a joint, les hommes ne sauraient le désunir.

— Je ferai ce que je pourrai, pauvre femme. — Il n'est pas méchant, non pas méchant, je vous le jure. Mais la vanité lui monte à la tête, comme si les pauvres devaient avoir de la vanité. C'est par vanité qu'il a voulu s'établir à son compte ; par vanité qu'il invitait ses amis au cabaret ; par vanité qu'il fait tant de sottises, aboutissant à la honte et cotoyant l'infamie. Mais il se corrigera, je vous le promets en son nom.

M. Meillac glissa deux louis dans la main de la malheureuse. Après son départ, il devint soucieux. Il se demanda s'il n'était pas temps de lancer à tous les vents de la publicité, un livre traitant la question brûlante du luxe. Il le sentait germer en lui, flamboyant comme une arme, réfléchi comme une page de la grande histoire humanitaire.

L'arrivée de madame Courcy l'arracha un instant à ses préoccupations. Le père prima le philosophe pendant tout le temps du repas. Mais après que l'avocat et sa fille furent rentrés dans le petit salon, tandis que la femme du manufacturier racontait la série de ses visites et faisait de vivants portraits d'Aurélien, de Louise et de Solange, le cadre restreint de M. Meillac s'agrandit subitement.

Ses personnages prirent une apparence pour ainsi dire matérielle. Il les voyait, il conversait avec eux. Il montait tous les échelons de la société, allant de la chiffonnière à l'ouvrière, de celle-ci à la marchande, de la marchande à la femme du petit employé, puis à celle du grand personnage dépendant d'une administration, enfin à la femme riche elle-même, puisque Augustine, son Augustine, pouvait encore envier quelque chose.

— Oui, j'envie quelque chose, dit Augustine ; mais ce quelque chose s'achète, et je l'acquerrai à n'importe quel prix.

— Qu'achèteras-tu donc ?
— Un vieux hôtel et une galerie de tableaux.
— Et le titre que tu jalousais.
— Vous oubliez les hiefs allemands, mon père.
— Pauvre enfant ! dit M. Meillac, en es-tu là ?

Quoi, parce que tu as été la compagne de classe d'une noble jeune fille devenue comtesse de Maisonfort, tu rougirais du nom de ton mari, nom plébéien, anobli par vingt-cinq ans de labeur, de charité, de grandeur d'âme ! Tu préférerais mettre sur tes cartes de visite l'appellation d'un vieux burg démantelé, penchant sur les bords du Rhin, que de l'entendre annoncer, avec un juste orgueil, comme la compagne d'un homme dont la signature fait foi et dont la parole vaut la signature ! Oh ! ne répète pas cette parole impie, Augustine, elle me troublerait dans le présent et m'alarmerait pour l'avenir. Ne sauras-tu donc jamais te contenter de ce que le Seigneur t'envoie ! Enfant, tu brisas ta première poupée de carton, afin d'obtenir une poupée de bois articulée ; après celle-ci, tu en exigeas une en peau rose ; elle fut remplacée par une quatrième dont la figure de cire jouait la nature, et dont tu pouvais soigner les cheveux blonds, et puis, comme les autres, elle fut négligée, abandonnée, il fallait une poupée di-

sant : papa et maman, comme un phoque de foire.

— J'ai deviné un grand nombre des souffrances malades de ta jeunesse ; j'ai feint souvent de ne point comprendre, afin de t'en guérir ; je devais mille précautions à ton ignorance de la vie, à ta naïveté d'enfant ; mais tu es femme, mais tu réponds non-seulement de la vie, mais de l'honneur d'un homme, tu entreras dans une voie difficile qui peut devenir périlleuse. Tu hasarderas d'abord ton bonheur, tremble d'y laisser ta considération. Combien en ai-je vu de ces naufrages parisiens ! Que de noms honorés, célèbres, honnêtes, se sont trouvés en pâture à la curiosité du public, exposés à la lapidation des petits journaux, par la faute seule de la femme ! Dieu sait si je t'aime, Augustine ; mais Dieu sait aussi qu'il n'y a aucune époque de ma vie, je ne me suis éloigné de la vérité et de la justice. Tu dois le bonheur, le calme, la joie, l'honorabilité du foyer, la famille heureuse et sauvegardée à l'homme qui t'a donné l'opulence. Et si jamais tu attendais à ces trésors plus sacrés mille fois que les billets de banque enfermés dans ta caisse, tu ne trouveras pas seulement en moi le père affligé, mais le juge prêt à condamner et à maudire.

— Oh ! père ! père ! s'écria Augustine.
— Pardon, mon enfant, je m'emporte et j'ai tort. Mais à qui la faute ? Qui a émis ces bizarres idées sur la famille, la société, le bonheur, la noblesse ? Je suis un vieux pilote, je sais d'où souffle habituellement les vents contraires : enfin, j'ai plaidé beaucoup de procès en séparation, dans ma vie. Triste chose, mon enfant, et qui nous communique une redoutable expérience. Je ne doute pas de toi, je n'en veux pas douter. Tu ne parlais pas alors sous l'inspiration de ton cœur, n'est-ce pas ?

Augustine se jeta dans les bras de son père, et M. Meillac crut trouver dans cette caresse, une franchise qui le rasséréna.

VIII.

DEUX FÊTES.

Deux mois se sont passés depuis le voyage de madame Courcy. Elle est revenue aux Haussois, grisée de plaisir, affolée de toilette, mais en même temps un peu lasse des veilles prolongées des premières représentations finissant à l'aurore. Aspirant au repos par excès de fatigue, elle s'est tout doucement plongée dans la tranquillité de la campagne, comme un voyageur harassé se jette dans un bain tiède.

En arrivant, elle trouva son mari plus tendre que jamais, et la fabrique marchant avec la même régularité. Framboisine a eu le temps d'user sa robe de soie gris perle, et Marielle porte avec une grande aisance une toilette bien coupée. Elle ondule ses cheveux et dérobe à demi-pleins les flacons d'essence de sa maîtresse. Plus d'une fille d'ouvrier, suivant l'exemple de Marielle, ajoute des rubans à son bonnet de linges et change son premier costume, un peu morave, mais si chaste et sayant si bien aux frais visages.

La machine de Paul Barthier s'achève ; elle donnera une notable amélioration dans la maison, et aidera à réaliser de grands bénéfices.

Augustine va souvent aux Saulaies, car Lory ne quitte plus sa chaise longue. Nous disons qu'elle va souvent, ce mot est relatif ; madame Augustine garde de nombreuses et clandestines occupations aux Haussois. Elle a demandé à M. Courcy le bâtiment abandonné, composé seulement d'un rez-de-chaussée ; elle a prié, en outre, qu'un crédit supplémentaire lui fût alloué, et ce mot a bien fait rire M. Courcy, qui n'administre plus ses revenus et permet à sa femme de les dépenser à sa guise.

Un jour, Augustine a présenté à son mari deux jeunes hommes en lui disant :
— M. Albert Tocanier, architecte ; M. Gustave Thiébaut, peintre.

M. Courcy a voulu hasarder une question, et Augustine s'est jetée à son cou en disant :

— Ne m'interroge pas, c'est une surprise !
Il faut que la surprise soit importante, car le peintre et l'architecte passent un grand mois à la manufacture.

Ils habitent un pavillon et sont servis chez eux ; des ouvriers travaillent sous leurs ordres ; des colis énormes arrivent de Paris. M. Courcy commence à s'inquiéter de la surprise ménagée par sa femme ; mais Augustine a de si gentilles façons de lui imposer silence qu'il hoche la tête et s'en va.

Les lettres pleuvent aux Haussois.
Un soir, Augustine dit à son mari :
— Ben ! nous aurons quelques invités demain.

— Je me trouvais bien de ma solitude. Que ta volonté se fasse.

— Nous garderons ces invités quelques jours.

— Comme tu voudras ; qui sont-ils ?

— Madame de Gasandy, madame et mademoiselle de Mirande, M. Godefroy Haineau et le vieux et aimable M. Moisson.

— Il me semble que tu réunis là des personnes peu accoutumées à se trouver ensemble.

— Sois tranquille, elles s'entendront.

Ce qu'Augustine ne veut pas dire à M. Courcy, c'est que les invités doivent être les acteurs de la comédie que l'on doit jouer au théâtre des Haussois.

Le secret n'a pas été trahi. M. Courcy sait que l'on conspire, mais il veut si absolument plaire à sa femme, qu'il ne fait aucune tentative pour deviner ce qui se prépare.

— Un matin, le domestique des Saulais accourt le visage bouleversé, et demande à parler à Augustine.

— Ah ! madame, dit-il, venez à la maison, madame Lory se meurt, et M. Paul pleure comme un enfant.

Augustine comprend ce qui se passe, mais elle ne saurait s'éloigner ce jour-là. Elle attend les visiteurs de Paris, ses amies de province, ses voisins de campagne.

Laissera-t-elle pourtant Lory entre la vie et la mort, et Paul sans consolation dans ce moment suprême ? Sans doute elle chérit Lory, mais que peut-elle pour la soulager ? La crise qui se prépare ne se couronnera-t-elle point par un indicible bonheur ? Elle cherche le moyen de concilier son amitié pour Lory et ses devoirs de maîtresse de maison.

Tandis qu'elle délibère sur ce qu'elle fera, M. Courcy entre, et Augustine lui dit rapidement :
— Partez tout de suite pour les Saulaies, mon ami, allez sans moi, près de Paul Parthier et de sa femme ; ma présence est indispensable à la maison. Ne manquez pas de revenir pour l'heure du dîner.

Benjamin Courcy reçoit un choc au cœur : quoi de plus précieux que de soulager nos amis dans la douleur ; quoi de plus doux que de pleurer avec eux ? Et, d'ailleurs, la cause de l'angoisse de Paul n'est-elle point sacrée ? Cette pauvre femme qui se tord dans des douleurs indicibles, n'est-elle pas un objet de pitié et de vénération ? Ne traverse-t-elle point la phase la plus difficile de la mission de l'épouse ? M. Courcy éprouve une peine cruelle, comparable à celle d'un homme qui, croyant posséder un diamant d'une pureté sans tache, y découvrirait une paille. La pensée qui lui traverse l'esprit est rapide, douloureuse comme une blessure. Il est presque effrayé des soupçons qui s'éveillent en lui. Une minute lui suffit pour le faire douter de l'affection et du dévouement de sa femme. Il se retourne vers elle pour lui adresser une muette prière, mais elle le devine en répétant :

— "Vite, mon ami, partez vite."

M. Courcy suit le domestique.

Pendant que son mari gagne les Saulaies, Augustine jette un dernier coup d'œil sur la salle de spectacle, dont l'inauguration fera époque dans les fastes du gouvernement ; elle répète le rôle qu'elle doit jouer. Peu à peu, et avec une exactitude basée sur celle du chemin de fer, les invités arrivent. On remise les voitures, on s'installe, on déboucle les malles, on en tire des toilettes admirables et "inédites" comme des poèmes. Cinq heures sonnent ; le salon est plein. On rit, on cause ; une jeune femme joue un motif de danse au piano. Le premier son de la cloche du dîner se fait entendre, puis le second ; au troisième seulement, M. Courcy, dont sa femme essaie d'atténuer l'inexactitude, entre dans le salon, pâle, défat et sous le coup d'une impression profonde.

Le premier regard jeté sur la réunion parée et joyeuse qui l'attend, semble étonné ; le second, adressé à sa femme, contient un amer reproche.

Mais Augustine prend subitement un bouquet dans une vaste corbeille, et le présente en souriant à son mari. Les invités l'imitent, et un chœur de voix amicales répète :

— "Nous fêtons votre anniversaire !"

Ce mot distend le cœur de M. Courcy. Il baise les doigts de sa femme, comme s'il lui demandait pardon de l'avoir calomniée dans son âme. Tout à l'heure il l'accusait d'insensibilité, il lui reprochait d'avoir abandonné son amie, mais le motif qui l'avait retenue était son absolue. Elle songeait à lui ; comme elle l'aimait et quelle réparation il lui devait pour l'avoir mal jugée !

Quoiqu'il plaignît sincèrement madame Barthier, et que sa situation lui inspirât même des inquiétudes, le poids le plus lourd se trouvait enlevé de la poitrine du manufacturier. Il lutta contre sa tristesse afin de ne point paraître au-dessous de la bonne humeur de ses hôtes, et, quand on passa dans la salle à manger resplendissante de cristaux, embaumée de fleurs, malgré la saison, M. Courcy subit l'influence de cette fête dont il était l'âme.

Le dîner finit à neuf heures. Augustine donna un ordre, les portes du vestibule s'ouvrirent, et l'on aperçut, rangés sur deux lignes, les ouvriers de la fabrique suivis de leurs femmes et de leurs enfants. Le nom de M. Courcy, accompagné de mille souhaits de bonheur, s'éleva de la foule, et le fabricant serra quelques-unes des rudes mains qui lui tendaient des fleurs. Alors il aperçut la façade du bâtiment mystérieux subitement illuminée ; guidé par sa femme, il s'avança, et les deux battants de la porte s'ouvrant comme par magie, M. Courcy se trouva dans une salle de spectacle en miniature. Rien n'y manquait : ni les loges élégantes, ni les fauteuils d'orchestre, ni le parterre, ni les galeries. En une minute, la salle fut remplie par les invités de la maison, puis par les ouvriers. La musique de la ville voisine joua une ouverture, le rideau se leva, et un prologue de circonstance fut applaudi par toutes les mains.

Le rideau retomba, on allait jouer la comédie.

Augustine avait choisi *Gabrielle*, cette idylle de la vie de famille, cette peinture poignante des imprudences de la femme, de ses tentations, de ses remords. Ce rôle lui plaisait par ses côtés romanesques ; elle le disait bien d'instincts ; les révoltes de Gabrielle contre la vie paisible, son mépris pour les travaux patients du chef de famille furent traduits avec une vérité acerbe.

Quand Gabrielle, fatiguée de voir son mari chercher le Code dans son salon, lui dit avec humeur :

N'apportez plus ici vos vilains livres gras.
Et chez vous, je vous jure, on n'y touchera pas !

elle rendit le dédain de la femme de l'avocat avec une intonation si juste, qu'on battit des mains.

M. Courcy n'applaudissait pas, ne souriait pas.

Le choix de cette pièce cadrait mal avec les événements de la journée.

Il retrouva ses doutes, puis, avec le coup d'œil du négociant, il supputa la valeur de cette bonbonnière qu'on lui offrait pour sa fête, et dont il aurait à solder le total. Rien ne se précisa dans son esprit, mais, soudainement, la pensée de Paul et de Lory lui pressa le cœur comme une main de fer. Il était au spectacle, regardant Gabrielle, qui jouait avec Stéphane au terrible jeu de l'amour, et ses amis se débattaient dans l'angoisse, et la mort étouffait peut-être une jeune femme dans ses mains décharnées, près de son jeune mari, réduit à maudire son impuissance.

M. Courcy quitta la salle pendant l'entr'acte et ne reparut plus.

Il traversa la cour avec une rapidité fiévreuse et s'élança sur le chemin des Saulaies.

RAOUL DE NAVERY.

(La suite au prochain numéro.)

NOS GRAVURES

Salut aux blessés

Tableau de M. Detaille

Le combat a cessé.

Du haut d'une éminence où s'est groupé tout son état-major, un général interroge encore de sa lorgnette les lueurs lointaines de la fusillade qui finit ; dans le sentier voisin vient à passer une colonne de prisonniers escortés par quelques cavaliers, le sabre ou le mousquet au poing ; les malheureux vont à pied, la tête basse, l'œil résigné ; celui-ci porte le bras en écharpe, celui-là a la tête enveloppée de linges ensanglantés ; d'autres fument philosophiquement leur longue pipe de porcelaine ; ce sont des vaincus, des soldats malheureux, des ennemis désarmés, non des lâches. Et, suivant l'exemple de leurs chefs, officiers et soldats de l'état-major français portent la main à leur képi pour saluer les blessés qui passent.

Unité de composition et de coloration, précision merveilleuse du dessin, fini du détail, harmonie de l'ensemble, il n'y a qu'à louer ici sans l'ombre d'une restriction ; l'émotion, pour être contenue, n'en est pas moins vive et poignante.

L'attentat d'Anagni

Tableau de M. Albert Maignan

On se rappelle le tableau de M. Maignan, qui figurait avec distinction au dernier Salon : à la tête d'une troupe de réîtres, Sciarra-Colonna s'est introduit dans l'église où s'est réfugié Boniface VIII ; les moines qui entouraient le pontife se sont sauvés de tous côtés : nous en apercevons encore deux qui s'enfuient éperdus en levant les mains au ciel ou en se cachant la tête. Seul, Boniface est demeuré, et debout, en haut de l'escalier de pierre qui conduit à un petit autel, il s'est retourné ferme et menaçant. Sciarra-Colonna, qui sent l'hésitation de ses compagnons en face du vieillard désarmé, calme et inaccessible à la peur, s'arrête à son tour et le somme d'abdiquer et de se rendre à discrétion.

Tel est le sujet du tableau, auquel on a reproché d'être tout en hauteur, mais que l'artiste a justement conçu en ce sens pour résumer tout l'effet dans la figure du pape, superbe de caractère et d'intrépide majesté.

— L'excellente idée que la bonne société de Montréal a toujours paru entretenir de l'établissement de MM. Senécal & Hurteau, rue Sainte-Catherine, nous engage à faire part à nos lecteurs et aimables lectrices des changements importants qui ont eu lieu dans cette maison. Depuis quelque temps, une dissolution de société a laissé M. Alcime Hurteau seul propriétaire du magasin, et, dans le but de le rendre plus complet, plus fashionable et plus attrayant, ce monsieur a décidé de le transporter au No. 209, rue Notre-Dame, à l'encoignure de la rue Saint-Gabriel, en face du bureau de la *Minerve*. Ce centre plus fréquenté lui impose l'obligation de renouveler une partie de son stock et d'en compléter toutes les parties, surtout celle de la mode et des articles de fantaisie. Des circonstances favorables l'ayant mis en possession d'un choix de marchandises les plus attrayantes et variées, répondant à tous les détails de la toilette d'une dame, nous engageons surtout nos lectrices à aller visiter le nouvel établissement de M. Alcime Hurteau, à partir du 23 mars, et nous sommes convaincus qu'elles seront satisfaites.